Voyons voir

Du même auteur

Annie John
Éditions de l'Olivier,
« Petite Bibliothèque américaine », 1996

Autobiographie de ma mère
Albin Michel, 1997
Éditions de l'Olivier,
« replay », 2016

Lucy
Albin Michel, 1999

Mon frère
Éditions de l'Olivier, 2000
Prix Femina étranger

Au fond de la rivière
Éditions de l'Olivier, 2001

Mr. Potter
Éditions de l'Olivier, 2004

JAMAICA KINCAID

Voyons voir

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Les Éditions de l'Olivier saluent la mémoire
de Jean-Pierre Carasso, traducteur et ami.

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Farrar, Straus & Giroux en 2013,
sous le titre : *See Now Then.*

ISBN 978.2.8236.0245.6

© Jamaica Kincaid, 2013.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2016.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Candace King Weir

1

Voyons voir la chère Mrs. Sweet qui habitait avec son mari Mr. Sweet et leurs deux enfants, la belle Persephone et le jeune Heracles, la maison dite de Shirley Jackson, dans un petit village de Nouvelle-Angleterre. La maison, la maison dite de Shirley Jackson, se dressait sur une colline, et par la fenêtre Mrs. Sweet avait vue en contrebas sur les eaux rugissantes de la rivière Paran qui se précipitaient furieusement et à toute vitesse hors du lac, un lac artificiel, appelé lui aussi Paran ; et levant les yeux, elle voyait tout autour d'elle les montagnes appelées Bald et Hale et Anthony, appartenant à la chaîne de Green Mountain ; et elle voyait la caserne des pompiers où il lui arrivait d'assister à des réunions de citoyens et d'entendre son représentant au gouvernement dire des choses qui risquaient de l'affecter gravement elle-même mais aussi le bien-être de sa famille ou de voir les pompiers sortir les véhicules d'incendie pour les démonter en diverses pièces détachées et les remonter et puis astiquer tous les véhicules et puis leur faire parcourir les rues du village dans un grand tohu-bohu avant de les remiser dans la caserne et ils rappelaient à Mrs. Sweet le jeune Heracles, car il faisait souvent ce genre de choses avec ses petites voitures de pompiers ; mais pour l'heure alors que Mrs. Sweet était en train de regarder par une fenêtre de la maison dite de Shirley Jackson, son fils avait cessé de le faire. Par cette fenêtre encore, elle voyait la

maison où vivait l'homme qui avait inventé la photographie en accéléré mais qui était mort désormais ; et elle voyait la maison, la Maison Jaune, que Homer avait restaurée avec tant de soin et d'amour, ponçant les planchers, peignant les murs, remplaçant la tuyauterie, tout cela pendant l'été précédant cet affreux automne, où il était allé à la chasse et où après avoir abattu avec son arc et une flèche le plus gros daim qu'il eût jamais abattu, il mourut subitement tandis qu'il essayait de le charger à l'arrière de son pick-up. Et Mrs. Sweet l'avait vu de ses yeux gisant dans son cercueil aux pompes funèbres Mahar, et elle s'était demandé alors pourquoi les établissements de pompes funèbres semblent toujours si accueillants, si engageants vus de l'extérieur, si confortables en sont les fauteuils à l'intérieur, le bel éclat doré de la lumière des lampes enveloppant doucement chaque objet de la salle, le principal objet étant le mort, pourquoi en est-il ainsi, se disait Mrs. Sweet en voyant Homer, couché tout seul douillettement dans son cercueil, et sur son trente et un dans ses vêtements de chasse flambant neufs, veste à carreaux rouges et noirs en laine bouillie et bonnet de tricot rouge, le tout fabriqué par Woolrich ou Johnson Bros. ou quelque autre spécialiste du vêtement de plein air de même acabit ; et Mrs. Sweet avait eu envie de lui parler, parce qu'il était si semblable à lui-même, de lui demander s'il voulait bien venir repeindre sa maison, la maison dite de Shirley Jackson, ou s'il pouvait venir faire quelque chose, n'importe quoi, réparer la plomberie, nettoyer les chéneaux, vérifier que de l'eau ne s'était pas infiltrée au sous-sol, parce qu'il était en apparence si semblable à lui-même, mais son épouse lui dit, Homer a abattu le plus gros daim de sa vie et il est mort en essayant de le mettre à l'arrière de son pick-up ;

et Mrs. Sweet avait éprouvé une forme de compassion pour l'aspect bien terrestre du mort, car elle était capable de susciter en elle-même la vision de l'armée d'asticots, de parasites, qui avaient, sans méchanceté ni préméditation, commencé à se nourrir de Homer et l'auraient bientôt réduit au règne de l'effarement et de la déception si triste, si triste tout cela, tout cela que Mrs. Sweet revoyait encore tandis qu'elle se tenait devant la fenêtre de la maison où Shirley Jackson avait vécu et que de l'autre côté de la chaussée se dressait la maison où la vieille Mrs. McGovern était morte après y avoir vécu au long de bien des années avant de devenir vieille, elle avait vécu dans sa maison, bâtie dans un style néoclassico-ci ou ça évocateur d'une autre époque, ancienne, bien plus ancienne que la naissance de Mrs. McGovern puis que son entrée dans l'âge adulte quand elle avait épousé son mari et vécu avec lui dans la Maison Jaune et cultivé un jardin voué aux seules pivoines, de grosses pivoines blanches qui étaient striées d'un rouge sombre comme le vin sur les pétales tout près des étamines, comme une nuit imaginaire traversant une journée imaginaire, telles avaient été les pivoines du jardin de Mrs. McGovern, et elle avait cultivé d'autres choses mais nul ne se rappelait ce qu'elles étaient, seules ses pivoines avaient été consignées dans les mémoires, et quand Mrs. McGovern était morte, et avait donc pour cette raison même disparu de la surface de la Terre, Mrs. Sweet était allée déterrer ces pivoines dans ce jardin, *Festiva Maxima*, tel était leur nom, pour les replanter dans son propre jardin, lieu que Mr. Sweet et la belle Persephone et même le jeune Heracles haïssaient. Les Pembroke, père et fils, tondaient la pelouse, encore que le père parte parfois pour Montpelier, la capitale, afin de déposer des bulletins de

vote pour ou contre, selon ce qu'il estimait être dans l'intérêt des gens qui vivaient dans ce village de Nouvelle-Angleterre, qui se trouve en ce moment même situé sur les rives de la rivière Paran ; et les autres gens de ce village, les Woolmington vivaient toujours dans leur maison et aussi les Atlas, et de même aussi les Elwell, les Elkins, les Powers ; la bibliothèque était pleine de livres, mais personne n'y entrait sauf des parents avec leurs enfants, des parents qui voulaient que leurs enfants lisent des livres, comme si la lecture de livres était bel et bien une mystérieuse forme d'amour, mystère qui doit en demeurer un. Le petit village de Nouvelle-Angleterre contenait tout cela et bien plus encore et tout cela et bien plus encore était alors et à présent, le temps et l'espace s'entremêlant, en train de devenir une seule et même chose, dans l'esprit de Mrs. Sweet.

•

Tout cela était visible à Mrs. Sweet debout devant la fenêtre, par la fenêtre, mais bien des choses ne lui étaient pas visibles alors, c'était là devant elle, en toute clarté, et pourtant, comme emprisonné sur une toile, enfermé dans un rectangle fait du bois mort de *Betula nigra*, et elle ne le voyait pas et n'aurait pu le comprendre si même elle l'avait vu : son mari, le cher Mr. Sweet, la haïssait énormément. Il souhaitait bien souvent qu'elle fût morte : telle fois par le passé, un soir qu'il était rentré après avoir interprété un concerto pour piano de Chostakovitch devant un auditoire de gens qui vivant dans les villages environnants éprouvaient donc l'envie de sortir de chez eux de temps en temps, mais sitôt sortis de chez eux avaient envie d'y rentrer immédiatement, parce qu'il n'y avait

rien dans les environs, et que rien n'était aussi plaisant que leur chez-soi et qu'entendre Mr. Sweet jouer du piano les faisait somnoler, et que par moments leur tête tombait soudain vers l'avant, et qu'ils luttaient pour empêcher leur menton d'atterrir sur leur poitrine, ce qui ne manquait pas d'arriver quand même, et qu'il y avait des remuements et des balancements et des déglutitions et des toux et bien que Mr. Sweet fût dos à son auditoire rustique il percevait tout cela et éprouvait chaque tressaillement, chaque frisson, à mesure qu'il se produisait en chaque individu. Il aimait Chostakovitch d'amour et pendant qu'il jouait la musique écrite par cet homme – « Le Serment au commissaire du peuple », « Le Chant des forêts », « Huit Préludes pour piano » – les graves chagrins et les graves injustices qu'avait subis Chostakovitch inondaient Mr. Sweet et il était très ému par l'homme et par la musique que cet homme avait faite et il pleurait en jouant, déversant tous ses sentiments de désespoir dans cette musique, imaginant que sa vie, sa précieuse existence, il la passait avec cette femme épouvantable, son épouse, la chère Mrs. Sweet, qui aimait tant préparer des repas à la française avec entrée, plat de résistance et dessert pour ses petits enfants et aimait tant leur compagnie et elle aimait tant les jardins et elle l'aimait lui et il était si peu digne de son amour, parce que c'était un homme si petit, il arrivait qu'on le prenne pour un rongeur, à le voir trottiner de-ci de-là. Et ce n'était pas un rongeur du tout, c'était un homme capable de comprendre Wittgenstein et Einstein et tout autre nom terminé en stein, Gertrude comprise, l'univers lui-même dans toute sa complexité, l'humaine existence elle-même dans toute sa complexité, capable de voir qu'Aujourd'hui est Hier et comment Hier devient Aujourd'hui ; comme il comprenait

bien toute chose mais était incapable de s'exprimer, il ne pouvait montrer au monde, du moins dans la mesure où le monde se présentait sous la forme de la population de quelques petits villages de Nouvelle-Angleterre, la personne remarquable qu'il était alors et avait été et serait à l'avenir, ces gens qui portaient les mêmes chaussettes des jours durant et ne teignaient pas leur chevelure quand elle avait perdu sa couleur naturelle et le lustre qu'elle possédait lorsqu'ils étaient jeunes et qui aimaient manger des aliments imparfaits, alimentation rendue douteuse par des agents naturels pathogènes ou des insectes par exemple, des gens qui se faisaient du souci quand la veilleuse de la chaudière s'éteignait et que les tuyaux gelaient parce que alors la maison était froide et qu'ensuite il faudrait faire appel au plombier et que ce plombier se plaindrait du travail du plombier qui l'avait précédé attendu que les plombiers trouvent toujours imparfait le travail les uns des autres ; et son auditoire se faisait du souci pour toutes sortes de choses dont Mr. Sweet n'avait jamais entendu parler parce qu'il avait grandi dans une ville et vécu dans un grand immeuble divisé en nombreux appartements et qu'on faisait appel si quelque chose clochait à une personne appelée le Responsable pour la remettre en ordre : le Responsable pouvait changer une ampoule, rétablir le fonctionnement de l'ascenseur s'il était interrompu, faire disparaître les ordures, laver le sol du hall d'entrée, contacter les services de l'eau du gaz de l'électricité ou du téléphone s'il fallait les contacter, le responsable pouvait faire bien des choses et dans l'existence de Mr. Sweet, quand il était enfant, le responsable les faisait et Mr. Sweet n'en avait jamais entendu parler jusqu'à ce qu'il en vienne à vivre avec cette femme épouvantable qu'il avait épousée et qui était à

présent la mère de ses enfants, la mère de sa fille la belle Persephone en particulier. Le concerto pour piano se termina et Mr. Sweet s'ébroua afin de sortir de la profonde compassion que lui inspirait le compositeur de la musique et l'auditoire s'ébroua en enfilant ses manteaux fourrés de duvet de canard, qui avaient emprisonné l'odeur de fumée du bois qu'on brûlait dans les cheminées et les poêles à bois, c'était là une odeur d'hiver, c'était là une odeur que Mr. Sweet détestait, le responsable se chargeait probablement de faire disparaître cette odeur, ce n'était pas une odeur de l'enfance de Mr. Sweet ; une salle à manger de l'hôtel Plaza, le parfum français de sa mère, telles étaient les odeurs de l'enfance de Mr. Sweet et cela à l'époque : le parfum de la mère, l'hôtel Plaza. Et il souhaita le bonsoir à ces gens qui sentaient comme s'ils avaient vécu dans des pièces où du bois brûlait sans cesse dans le poêle à bois, et cessa aussitôt de penser à eux tandis qu'ils rentraient au volant de leurs Subaru et de leurs Saab d'occasion, et il mit son manteau, un manteau fait de poil de chameau, un bien joli manteau, croisé, que cette épouse bestiale qu'il avait, Mrs. Sweet, avait acheté pour lui chez Paul Stuart, chemisier de luxe dans la ville où Mr. Sweet était né et il détestait ce manteau parce que c'était cette primitive, son épouse, qui le lui avait donné et qu'on ne voit pas comment elle aurait pu savoir que c'était un vêtement de haute qualité, quand cela ne faisait pas si longtemps qu'elle était descendue du bananier, ou d'on ne sait quel autre moyen de transport primitif, tout en elle et autour d'elle étant si primitif, jusqu'au bateau sur lequel elle était arrivée, et il aimait ce manteau parce qu'il lui allait bien car c'était un prince, il convenait qu'un prince porte un tel manteau, un manteau élégant ; et tout heureux d'être

débarrassé de cet auditoire, il se glissa au volant de sa propre Saab d'occasion, en meilleur état que la plupart de celles des autres, et il tourna pour prendre une petite route et puis à gauche une autre petite route et au bout de quelques centaines de mètres il aperçut son foyer, la maison dite de Shirley Jackson, la bâtisse qui renfermait son malheur, cette prison et sa gardienne à l'intérieur, déjà couchée, très vraisemblablement, entourée de catalogues de fleurs et de graines, ou seulement couchée là à lire *L'Iliade* ou *La Bibliothèque* d'Apollodore, son épouse cette horrible garce qui était arrivée à bord d'un bananier, c'était Mrs. Sweet. Mais sait-on jamais une surprise l'attendait peut-être derrière la porte, tout pauvre infortuné qu'il était, car c'était ainsi que Mr. Sweet se voyait, infortuné d'être marié à cette garce de femme née d'une bête ; la surprise étant la tête de son épouse posée comme ça sur le comptoir, alors que son corps ne serait jamais retrouvé, rien que sa tête tranchée, preuve qu'elle ne pourrait plus empêcher son progrès à lui dans le monde, car c'était la présence de cette femme dans sa vie qui l'empêchait d'être celui qu'il était en réalité, celui qu'il était en réalité, celui qu'il était en réalité, et qui cela pouvait-il bien être en réalité, car il était de petite stature et habité d'une conscience réellement aiguë de cette petite stature, tout particulièrement quand il se tenait à côté du jeune Heracles, dont les exploits étaient connus et grandioses et le rendaient célèbre, avant même sa naissance.

•

Oh non, non ! Mrs. Sweet, qui est en train de regarder les montagnes appelées Green et Anthony, et la rivière Paran

– dont son lac artificiel interrompt l'écoulement sans heurt – dans la vallée, tout ce qui restait d'un grand soulèvement géologique, un Jadis qu'elle voyait Maintenant et son présent sera profondément enfoui dedans, si profondément qu'il ne sera jamais, ne pourrait jamais être, reconnu par quiconque offrant avec elle la moindre ressemblance de forme ou de structure : ni race, ni genre, ni animal, ni végétal ni aucun des autres règnes, car rien d'encore connu ne peut ou ne pourra bénéficier de la souffrance de Mrs. Sweet, et toute son existence était souffrance : amour, amour, et amour sous toutes ses formes et dans toutes ses configurations, la haine étant l'une d'entre elles, et oui, Mr. Sweet l'aimait effectivement, sa haine étant une forme de son amour pour elle : voyez la façon dont il admire la façon qu'a son long cou de surgir de son échine tortueuse et de ses épaules courbées ; elle avait les jambes trop longues, le torse trop court ; ses narines s'épataient comme une tente affaissée et venaient reposer sur ses larges joues plates ; ses oreilles apparaissaient précisément là où les oreilles devraient être, mais disparaissaient ensuite à l'improviste et s'il avait fallu en rendre compte pour apporter la preuve de quoi que ce soit il faudrait évoquer le souvenir d'oreilles connues d'une façon ou d'une autre ; ses lèvres étaient comme un dessin d'enfant représentant la Terre avant la Création, un symbole du chaos, la chose ne connaissant pas encore sa vraie forme : et il ne s'agit là que de son entité physique, comme si on l'imaginait ainsi qu'un assemblage dans un vase décorant la table mise pour le déjeuner ou le dîner destinés à des gens qui rédigent des articles dans les magazines, ou des livres sur le destin de la Terre elle-même, ou qui écrivent sur notre façon de vivre aujourd'hui, qui que nous soyons,

simplement notre être minuscule rien de plus rien de moins. Mais qu'importe, la haine étant une variante de l'amour, car l'amour est l'étalon et toutes les autres formes d'émotion sont seulement des formes se référant à l'amour, la haine en étant l'exact opposé et donc celle qui lui ressemble le plus : Mr. Sweet haïssait son épouse, Mrs. Sweet, et tandis qu'elle regardait cette formation naturelle du paysage : montagne, vallée, lac, et rivière, résidus de la violence de l'évolution naturelle de la Terre : elle ne le savait pas. « Chérie, cela te ferait-il plaisir que… » était le début de bien des phrases qui étaient autant d'expressions d'amour pour la chère Mrs. Sweet, car elle lui était très chère, et Mr. Sweet remplissait pour elle son verre de ginger ale quand il se vidait et empilait pour elle de nombreux quartiers d'orange sur une soucoupe tandis qu'elle se prélassait dans la baignoire emplie d'eau chaude essayant de se fortifier contre cet horrible machin qu'on nomme Hiver, en réalité une saison, mais dont Mrs. Sweet n'avait jamais entendu parler de sa vie d'avant le bananier, ah ce bananier, siège de son abaissement, ah ! et donc Mr. Sweet lui tendait ce fruit, l'orange, originaire de la ceinture chaude de la Terre tandis qu'elle se prélassait dans l'eau chaude de la baignoire dans la maison dite de Shirley Jackson. Aaaahhhh, un doux soupir, et tel serait le son qui s'échapperait des lèvres épaisses et chaotiques de Mrs. Sweet, bien que le son lui-même ne s'échappe jamais, car il n'a nulle part où aller que dans le néant dont l'inconsistance s'ouvre au-delà de la vie humaine, dans quelque chose que Mrs. Sweet ne peut voir ni maintenant ni naguère. Mais Mr. Sweet l'aimait et elle l'aimait, son amour pour lui va sans dire maintenant ou naguère, il était implicite, la question ne se posait pas, comme l'existence des montagnes

Green et Anthony, comme celle du lac artificiel qu'on appelait Paran et celle de la rivière du même nom.

Quelle est l'essence de l'Amour ? Mais c'était là une question pour Mr. Sweet, car il avait grandi dans une atmosphère de questions de vie ou de mort : le meurtre dans un bref laps de temps de millions de gens vivant à des continents les uns des autres ; d'un autre côté, planant au-dessus de Mrs. Sweet, bien qu'on la lui ait fait comprendre comme s'il s'agissait du style d'une jupe, ou du style de la forme d'un chemisier, d'un col, d'une manche, il y avait une monstruosité, une distorsion des relations humaines : le Trafic Transatlantique des Esclaves. Qu'est-ce que l'Atlantique ? Qu'est-ce que le trafic des esclaves ? Voilà ce que demandait Mr. Sweet, et il observait Mrs. Sweet, car elle était à la fenêtre donnant sur les montagnes baptisées en l'honneur de Green et d'Anthony et sur la rivière appelée Paran et que lui revenait d'un auditorium bâti pour recevoir trois cents personnes et que dix ou vingt seulement y étaient assises pendant qu'il interprétait au piano la musique écrite par un citoyen de Russie compositeur de cette musique qui captivait tant l'âme, quoi que cela puisse être, de Mr. Sweet tourmentée de connaître et pourtant de ne pas connaître la mort elle-même dans tout ce qu'elle a d'inconnaissable. Quelle est l'essence de l'Amour ?

Mais Mrs. Sweet regardait sa vie par la fenêtre : depuis la maison dite de Shirley Jackson, les distantes montagnes Green et Anthony, et à leur pied les rivières : Paran et Battenkill et Branch, cours d'eau pleins de truites voraces guettant l'éclosion en milieu d'après-midi d'une ponte d'invertébrés, et toutes ces rivières se jettent dans l'Hudson, autre cours d'eau, parmi les nombreux affluents de cette

vaste étendue d'eau, l'océan Atlantique, auquel ils aboutissent tous, à l'exception de la Mettowee qui se jette dans le lac Champlain ; et elle songeait à son Maintenant, sachant qu'il deviendrait très certainement un Naguère, bien qu'il soit un Maintenant, car le présent sera maintenant naguère et le passé est maintenant naguère et le futur sera un maintenant naguère, et que le passé et le présent et le futur n'ont pas de temps présent permanent, n'ont pas de certitude au regard du tout de suite, et elle rassembla ses enfants, le jeune Heracles, qui serait toujours tel, quoi qu'il lui advienne, et la belle Persephone, qui serait toujours telle, belle et parfaite et juste.

•

Mais sa tête ne reposait pas sur le comptoir jaune de la cuisine, séparée de son corps, le reste d'elle étant éparpillé dans le temps : son torse préservé dans la boue près du Delaware Water Gap, ses jambes dans un dôme de granit du massif du Hoggar, ses mains dans les sables mouvants des Imperial Sand Dunes, et quel spectacle exquis que toutes ces présentations qu'on trouve dans cette chose appelée Nature mais Mr. Sweet ne pourrait jamais les voir, car il était effrayant pour lui de quitter son environnement familier, la maison dite de Shirley Jackson et tout son joli mobilier : le canapé et les fauteuils avaient été recouverts d'une étoffe achetée par Mrs. Sweet à la boutique des tissages Waverley d'Adams, dans le Massachusetts, et confiée aux soins d'un tapissier installé à White Creek dans l'État de New York. Mr. Sweet s'était aménagé un espace semblable à un nid dans